

Nathalie Carrieu

Souffler sur l'Artbraise *

Présentation

Je viens d'une famille où la voix et le regard s'incarnaient sous la forme de la peinture, des films super 8, de la musique et du chant, forgeant un goût pour tout ce que l'univers peut offrir à voir et à entendre... Un reflet sur l'eau, l'ombre d'un mur, le sifflement du vent ou le bruit lancinant d'un essuie-glace sur un vieux pare-brise... sons, lumières, ces sensations perceptives ont fondé mon imaginaire, créé la consistance de mon être vivant. Tout m'attire l'œil et l'oreille, un rien me distrait, attise ma rêverie, me raconte des histoires. Voilà le trésor, qui me donne le nord, oriente mon espace, ravive les braises de mon existence !

Par ailleurs, j'exerce une fonction d'éducatrice spécialisée dans un institut médico-éducatif accueillant des adolescents souffrant de graves troubles de la personnalité. Une partie de mon travail se situe dans le champ d'une médiation, au sens large, entre une matière artistique et les jeunes dont je m'occupe. Il s'appuie sur :

- un « dedans » : l'atelier, qui, après avoir longtemps été itinérant, a enfin trouvé, depuis la rentrée 2012, un espace stable chez mon ami Nino Ferrer, sculpteur et contrebassiste qui nous a chaleureusement ménagé une belle place chez lui, où créer librement ;

- un « dehors » qui se décline de différentes façons : balade dans la nature, visites d'expositions et participation à des ateliers dans ces lieux mêmes, sorties spectacles ou cinéma...

* Intervention au Forum à Tarbes, « Réel, Imaginaire, Symbolique : nouages, embrouilles et savoir-faire », 3^e séquence, « Imaginer, réaliser, créer », le mardi 12 février 2013.

Imaginer

Ce mot m'a rappelé une superbe exposition vue au musée du quai Branly en 2010. Elle a donné lieu à plusieurs ouvrages dont un, éponyme, sous la direction de Philippe Descola : *La Fabrique des images. Visions du monde et formes de la représentation*¹. Le pari de cette exposition était fondé « sur l'idée que l'on ne perçoit et imagine que ce que l'on a appris à discerner dans le flux des impressions sensibles et à reconnaître dans l'imaginaire. Or, ce formatage du discernement dépend des qualités que nous avons l'habitude de prêter ou de dénier aux choses qui nous environnent ou à celles que nous nous figurons dans notre for intérieur. En général, ces qualités forment système à l'intérieur de ce que l'on appelle traditionnellement des ontologies ».

Ainsi donc, il est une nécessité pour tous les humains, où qu'ils naissent, de donner une forme à leur monde, une vision organisée pour pouvoir l'habiter, se hisser hors du chaos... D'où l'idée de « nourrir » l'imaginaire, de fournir du matériel à fabriquer des images et des objets, à imaginer des expériences propices à cette création... Voici le projet.

Réaliser

Des trois (réel, symbolique, imaginaire²), c'est le mot qui m'a le plus interrogée. Sans doute parce que, dépourvue de compétences techniques, j'ai toujours eu du mal à concrétiser... Pour l'imagination, c'est bon, mais la réalisation, c'est une autre paire de manches, qu'il s'agit de retrousser! Réaliser donc, verbe transitif, qui peut vouloir dire accomplir, matérialiser, achever, se rendre compte, et, ce soir, rendre compte ici... de ma pratique.

Comme au cinéma, il y a d'abord le titre : « Atelier peinture » ; le générique composé des acteurs principaux, pour cette année quatre jeunes filles, mesdemoiselles A., O., K. et T. ; deux éducatrices, ma collègue Régine et moi-même ; Nino qui, outre nous avoir dédié une partie de son espace, nous donne parfois un « coup de main ».

1. *La fabrique des images. Visions du monde et formes de la représentation*, ouvrage collectif sous la direction de P. Descola, Somogy, 2006.

2. Note de la rédaction.

Dans ce lieu, nous essayons, depuis quelques mois, de créer un cadre avec du matériel acheté : ciseaux, colle, gouaches, acryliques, bombes de peinture, feutres, crayons de couleur, pinceaux, rouleaux, feutres, crayons, pastels, et des matériaux de récupération : affiches, papiers, plumes, bois, coquillages, poussières de marbre, etc.

Les jeunes peuvent peindre, dessiner, découper, coller, assembler, réaliser des productions. Régine et moi nous affairons à être, comme dirait Arno Stern, « les servantes du jeu de peindre », c'est-à-dire à installer les feuilles, remplir les pots, essayer les pinceaux et parfois les plâtres !

L'accompagnement de ces jeunes filles requiert une attention de chaque instant, où le corps est impliqué. C'est une pratique d'« équilibriste » où le moindre courant d'air peut déclencher un ouragan ! Dans ce groupe, mesdemoiselles A. et O. sont un peu « nos balanciers ». En effet, ces deux jeunes filles, si elles aussi ont besoin d'une certaine assistance, sont généralement d'humeur enjouée et expriment assez librement leur plaisir à participer. Elles nous aident à maintenir un certain fil conducteur, une forme de cohésion.

Mademoiselle K. peut traverser des périodes extrêmement difficiles, où, en proie à des sensations terrifiantes, elle se met à hurler, à se débattre dans tous les sens. Dans ces moments, notre présence est à la fois indispensable et insupportable, elle l'ordonne – elle nous appelle – et la rejette : « Dégage ! », « non ! » « sors ! ». Il s'agit de rester auprès d'elle tout en se décalant, faire cordon de « sécurité », éloigner les autres, veiller à ce qu'elle ne se blesse pas, obéir mais pas trop, parler mais pas trop, faire les bordures... Inventer avec elle une parade pour endiguer ce déferlement relève d'un pari presque impossible. Parfois, on y parvient.

Ce fut le cas lors d'une sortie à un spectacle de danse au « Pari ». Justement ! L'aventure avait pourtant bien commencé, mais, au moment où nous franchissions les derniers mètres pour rejoindre nos places, soudain le noir ! Nous voilà bloquées à deux pas de nos sièges. Mademoiselle K. ne veut plus bouger, commence à crier : « Pas le noir ! », ordonne à la lumière de revenir. Les percussionnistes africains qui entrent en scène couvrent ses cris de leur musique. Heureusement, mon amie Muriel, présente comme spectatrice, est venue nous aider, encadrant mademoiselle K. chacune d'un côté.

Ainsi rapidement « équipée », elle a pu accepter, sans avoir à avancer, de s'asseoir sur le bord de l'allée, suffisamment rassurée, on pourrait presque dire « resserrée ». Elle a ensuite apprécié le spectacle, à la condition tout de même que je « raconte » sans cesse à voix basse tout ce qui se passait sur scène, un genre de voix off et monologue... Moyennant quoi, elle a beaucoup applaudi.

Mademoiselle T. est arrivée récemment dans l'institution. Nous faisons peu à peu connaissance. Elle court plus qu'elle ne marche, même si son allure commence un peu à ralentir, dans un mouvement en avant qui occasionne encore quelques chutes, les franchissements de seuil étant souvent compliqués et parfois impossibles.

Elle me fait penser à la phrase de Georges Perec : « Vivre, c'est passer d'un espace à un autre, en essayant le plus possible de ne pas se cogner. » Notre regard peut lui causer aussi quelques soucis, elle le sollicite en nous appelant, pour aussitôt s'y dérober en s'écriant « quoi ? » d'un ton excédé. Néanmoins, sa finesse d'esprit et sa curiosité l'amènent à trouver des solutions parfois un peu laborieuses, mais toujours originales.

Lors de ses premières venues à l'atelier, elle n'a pu descendre du véhicule malgré son envie, ni même soulever l'anorak dont elle se recouvrait le visage. Au fur et à mesure des semaines et avec notre aide, elle a réussi à s'en « extirper », mais à condition de se cacher avec sa capuche, puis elle a trouvé un aménagement en réalisant sa première peinture sur une affiche directement accrochée sur le camion, puis en négociant l'installation d'un chevalet entre le camion et le cerisier... et ainsi de suite par « élargissement de cercle ». Aujourd'hui, elle arrive à entrer dans l'atelier, mais pas à chaque fois. Si un visiteur arrive, alors là, panique ! Elle peut alors nous utiliser comme des sortes de paravent ou de talanquère.

Quand elle parvient à s'installer, elle réalise des œuvres très originales, qu'elle est fière, alors, de nous montrer, tout en répétant : « Tu le dis pas à Untel. » Les sorties dans la nature sont parfois un peu délicates car elle a tendance à disparaître le long de la ligne de fuite. Elle apprécie particulièrement les spectacles et le cinéma, où c'est elle qui regarde, à l'abri, dans le noir. En revanche, elle refuse catégoriquement, jusqu'à présent, de visiter une exposition... peut-être à cause du mot ?

Créer

Ainsi, depuis cet atelier, qui est notre « camp de base », nous proposons ces sorties propices à la création et au lien social, et j'en profite pour remercier Catherine Fontaine pour ses invitations aux visites guidées et ateliers du Parvis, la Fédération des œuvres laïques et leurs merveilleux spectacles, le Pari, le Carmel, la Minoterie de Nay, etc., tous ces lieux riches de belles rencontres humaines, plastiques, musicales, de danse et de théâtre.

Ces sorties se pratiquent parfois avec d'autres jeunes de l'institution. Quand elles ont lieu dans le cadre plus précis du groupe « atelier peinture », nous avons pu constater qu'il était important de toujours repasser par l'atelier, comme un point de référence. L'acte lui-même de peindre ou de réaliser une activité plastique semble alors leur avoir manqué et, à la séance suivante, elles créent avec une certaine jubilation. Il est vrai qu'elles s'y sont inscrites sous ce nom. C'est aussi pourquoi les sorties doivent, dans la mesure du possible, être prévues.

Si l'improvisation est souvent de mise dans notre accompagnement, l'imprévu, quand il concerne un changement d'organisation, d'emploi du temps, peut s'avérer insupportable.

Pour préparer la fête de Noël de l'établissement, nous avons mis à contribution deux collègues bricoleurs pour nous aider à encadrer quelques œuvres, au préalable choisies par les artistes, pour l'exposition. Encadrer dix peintures de bonnes proportions nécessite un certain temps. Mademoiselle K. est venue à l'atelier le mardi matin, au lieu du mardi après-midi, car elle faisait partie du groupe dont s'occupait l'éducateur « encadreur ». Elle a facilement accepté cette exception et paraissait même très heureuse de montrer son travail...

Mais quand ce fut le moment de revenir l'après-midi comme « d'habitude », c'était impossible, générant une « crise ». En réponse à nos explications, elle hurlait : « Silence ! » Et voilà, il n'y avait rien à dire, elle était venue, cela avait eu lieu et ne pouvait se répéter dans la même journée.

J'ai repensé à un reportage vu la veille sur Arte. Il s'agissait de Mattews Laws, un adulte désigné comme autiste et vivant aux Pays-Bas, aux prises avec des problèmes de logement, entre autres, et la confusion qu'entraînait le non-respect de ce qu'il nomme « les convenances »,

c'est-à-dire ce qui est convenu. Plus tard, j'ai retrouvé ce passage grâce à la transcription de Sylvie. Il s'adresse à son ami Marc en train de réaliser le film : « C'est le jeu de se faire filmer ; tant que ça reste un jeu, avec ses convenances et ses soucis, tant que ça ne donne pas lieu à de gros conflits, ça me va. Tout est basé sur les convenances ; quand ça devient vague, je m'égare. » « Je vis dans un monde chaotique, je me perds en détails que je ne peux résoudre ; la colère m'envahit ; réfléchir me fait mal. »

C'est difficile, ce monde-là où rien ne s'annule, où rien ne tient, où il faut sans cesse raccommoier, réajuster, retisser une trame qui se défait, tous les matins réordonner l'univers...

Alors on peut essayer de soutenir cet effort colossal, ce travail harassant en favorisant, si possible, un peu de répit, du matériel pour le rafistolage, en prenant garde tout du moins de ne pas ajouter au chaos.

Je remercie Marie-José Latour de m'avoir fait découvrir André Robillard³ avec qui je voudrais conclure : « C'est l'art qui m'a donné un coup de main, qui m'a soulagé, l'art a basculé la misère ! »

3. Nous avons choisi une photographie d'une œuvre d'André Robillard pour l'annonce de cette soirée du forum. Né en 1931, André Robillard est interné très jeune pour troubles mentaux à l'hôpital de Fleury-les-Aubrais, près d'Orléans. Il est employé au sein de l'établissement à diverses besognes. C'est dans son logement à l'intérieur de l'enceinte de l'hôpital que sont entreposés les fusils, engins spatiaux et spoutniks qu'il confectionne depuis 1964 à partir d'objets récupérés à la décharge publique, notamment des boîtes de conserve, des ampoules usagées, des pièces de bois, des tuyaux en plastique et des barres de métal. Il les assemble à l'aide de scotch et de fil de fer. Par l'intermédiaire du D^r Renard, il rencontre Dubuffet, qui accueillera dès lors les œuvres de Robillard à la collection d'art brut de Lausanne (note de M.-J. Latour).